

Clément GIRARDI

ÉCRIRE AVEC ET CONTRE BERGSON

La littérature, les lieux communs,
les images



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2025

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

J'ai voulu rendre compte d'une figure paradoxale remarquablement présente dans son époque, exprimée sous diverses formes qui reviennent à une seule.

Dans sa forme la plus simple, cette figure est celle d'un Henri Bergson que ses disciples écrivains ramènent invariablement vers la considération de l'espace, alors qu'il est connu comme le philosophe du temps comme « durée ». Parmi ces disciples, je songe par exemple à Albert Thibaudet qui répète à l'envi qu'il est bergsonien *et géographe*, et qui fait systématiquement parler les œuvres littéraires à partir de leur position sur une certaine carte de France.

Mais cette figure est pour moi surtout celle d'un Bergson à qui il semble qu'on ne puisse conserver qu'une amitié secrète, presque inexprimable, et contrebalancée par des actes de dénonciation publique d'une violence considérable. Je songe moins ici à ceux de Julien Benda, répétitifs et bien connus, qu'à celui de Jean Paulhan, qui dans l'édition de 1942 des *Fleurs de Tarbes* déclare Bergson responsable de ce qu'il appelle la « Terreur dans les Lettres ». Au même moment, dans une autre revue, Paulhan rend pourtant hommage au philosophe qui vient de mourir, et que dans sa dernière correspondance avec lui, il couvrait d'ailleurs de marques de déférence et d'admiration.

Elle est encore la figure d'un Bergson à qui l'on se résout à emprunter toutes les armes pour le combattre, d'un Bergson qu'on réinstalle à l'horizon de la philosophie dans le moment même où l'on prétend le corriger ou le dépasser. Ainsi de Jacques Rivière, qui sollicite deux fois le langage bergsonien dans son essai de 1913 sur *Le Roman d'aventure*, sans aucune difficulté apparente : le convoquant une première fois comme l'idéologie implicite d'une poésie symboliste dont il entend dénoncer l'impasse, mais une seconde fois comme langage bien vivant, pour définir le récit nouveau qu'il appelle de ses vœux.

C'est enfin la figure d'un Bergson devenu l'objet d'un regard amusé, représenté en philosophe à la fois grandiose et maladroit, perdu quelque

part entre le ciel et la terre. On ne fait pour ainsi dire que lui retourner le bénéfice de la *sympathie* qu'il met au principe de sa philosophie, on dit qu'on l'aime et on l'aime en effet. Mais cette même sympathie, chez Jean Giraudoux par exemple, en prétendant rendre Bergson encore plus spirituel qu'il n'est, en lui donnant une grandeur hors de propos, se retourne en piège dialectique.

Que penser de l'ambivalence fondamentale de cette figure, et que nous dit-elle du rapport à Bergson de ses contemporains écrivains ? Faut-il croire qu'ils aient mal lu Bergson ? Qu'en taisant son nom, qu'en dissimulant leur admiration, ils se soient donnés un moyen d'exister à ses dépens, de profiter opportunément de sa « gloire¹ » ? Une première hypothèse, déjà plus convaincante, considérera que Bergson, par la puissance même de sa philosophie, s'installe au cœur des préoccupations de tout un « moment » philosophique², et modélise une grande partie des attitudes possibles face à ce problème, rendant inévitable pour ses contemporains de se situer par rapport à lui, dans un cadre posé par lui.

Pour les écrivains auxquels je m'intéresse ici, qui sont peu ou prou les grands représentants de « l'esprit NRF », ou tout aussi bien les représentants de ce que Paulhan dans les *Fleurs de Tarbes* appelle la critique de « maintenance », je préfère néanmoins une autre hypothèse, d'un ordre légèrement différent. Mon hypothèse est celle d'un attachement réel de ces écrivains à Bergson et à sa philosophie, mais d'un attachement qui cohabite avec le sentiment d'une opportunité manquée par Bergson, d'un attachement qui se fonde justement sur le sentiment d'un accroissement possible de la philosophie bergsonienne, négligé par Bergson lui-même.

Ce reproche que les *mainteneurs* font à Bergson n'entend donc pas remettre en cause le tout de la philosophie bergsonienne. Et s'il questionne son achèvement, c'est encore d'une manière bien singulière, puisqu'il n'implique jamais d'aller *plus loin* que Bergson, mais justement de l'aider à revenir sur ses pas : ou pour ainsi dire, d'accomplir un aller-retour. En ceci, c'est un reproche qu'avant même de considérer son effet il est possible d'appeler conservateur. S'il est juste de dire que les *mainteneurs* écrivent à la fois *avec et contre* Bergson, c'est parce qu'il leur semble que Bergson, au premier chef, devrait philosopher *avec et contre* lui-même.

¹ Selon le titre bien choisi du livre de François Azouvi, *La gloire de Bergson. Essai sur le magistère philosophique*, Paris, Gallimard, « NRF Essais », 2007.

² Selon le concept proposé par Frédéric Worms dans *La philosophie en France au XX^e siècle. Moments*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 2009.

Les mainteneurs se font une représentation très nette de ce que Frédéric Worms a pu décrire comme le fonctionnement *en deux sens* de la philosophie bergsonienne³. À leurs yeux comme à ceux de Bergson lui-même, elle est une philosophie autant tournée vers l'espace que vers le temps, et qui constitue le moment du rêve, c'est-à-dire le retour à la mémoire, comme un complément indispensable à l'oubli créateur et à l'action. En d'autres termes, il semble que les mainteneurs donnent à un concept de Bergson la primeur sur tous les autres, qui sont pourtant les plus connus : celui de durée ou celui d'élan vital par exemple. Ce concept, c'est celui de *tension*, que Bergson met au cœur de son second livre, *Matière et mémoire*, en 1894, et par lequel il définit tout acte véritablement créateur comme la conjonction de deux mouvements de sens contraire⁴. Tout commencement de création étant exposé au risque de devenir sa propre répétition sous forme d'habitude, un acte ne peut rester durablement créateur que s'il se divise et se met à agir contre lui-même.

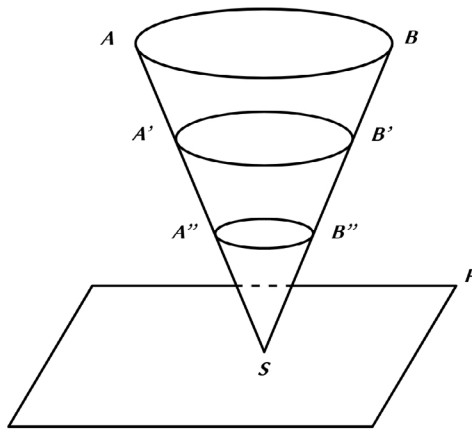


Figure 1 : Le cône inversé de Matière et mémoire.

³ Frédéric Worms, *Bergson ou les deux sens de la vie*, Paris, Presses universitaires de France, «Quadrige», 2004. Les analyses qui suivent, en particulier celles du ch. 1, lui doivent beaucoup.

⁴ Henri Bergson, *Matière et mémoire* [1896], éd. Camille Riquier, Paris, Presses universitaires de France, «Quadrige», 2008, p. 114 *sqq.* L'édition de référence pour les essais de Bergson est celle parue aux Presses universitaires de France à partir de 2007, sous la direction de Frédéric Worms. C'est à elle que je me réfère systématiquement.